

## La vie, la santé, le pathologique

### Quelles limites ?

Vendredi 21 juin 2019, 9h-17h30  
Académie nationale de médecine  
16 rue Bonaparte, 75006 Paris  
Passages-ADAPes  
10 rue Clément 75006 Paris  
Passages4@wanadoo.fr

### Cahier des synopsis

#### Présentation :

**Jean-François Allilaire**, secrétaire perpétuel de l'Académie nationale de médecine

Mots clefs : Transhumanisme, théorie du genre, spécisme, effacement et dissolution des limites, transgression, perversion.

Ce colloque doit se placer dans le prolongement des deux colloques précédents mais il doit évoluer vers une approche plus large pour ne pas s'appesantir sur un sujet sur lequel on a déjà beaucoup travaillé.

Le transhumanisme remet en question les limites de la vie en voulant « tuer » la mort alors même que celle-ci fait partie intégrante des caractéristiques de notre espèce.

Il en va de même de nombreux mouvements ou tendances sociétales qui cherchent à effacer voire abolir les distinctions traditionnelles comme les oppositions femme/homme ou homme/animal et développent des théorisations ou des philosophies qui peuvent paraître pour une part quasi délirantes.

Théorie du genre, spécisme, transhumanisme sont autant de « sujets » qui justifient de nombreuses questions : Jusqu'où ira-t-on dans les tendances qui ont actuellement le vent en poupe, visant à la dissolution (effacement) des limites et des distinctions établies (entre vie ou mort, sexe masculin ou féminin, espèce humaine ou animale), et comment répondre et dissiper les nombreux mirages à la mode ? S'agit-il d'interrogations sociétales ou de pures et simples questions sociales ? Peut-on parler de tentatives de transgression voire de perversion ?

Le colloque de 2018 « Transhumanismes et Risques humains ? Faut-il préférer les promesses du trans-humain aux incertitudes fécondes des risques humains ? » a montré que notre époque se livre à une attaque en règle des distinctions, différences et oppositions traditionnelles entre vie/mort, masculin/féminin, Homme/animal et met en cause ce qui passait jusqu'à présent pour constituer une sorte d'Ordre Naturel sur lequel reposait jusqu'à présent notre civilisation occidentale.

L'avènement du référent scientifique, et surtout depuis le triomphe de la science et de ses applications technologiques au XX<sup>e</sup> siècle qui ont fait toucher du doigt et fait prendre conscience à l'espèce humaine de sa fragilité et de celle de sa planète et de leur survie, ces mouvements tentent de rebattre les cartes à la recherche d'une nouvelle place pour l'espèce au sein du cosmos vivant et non-vivant en développant des postures, utopies et projets qui font pour beaucoup fi de certaines réalités, et doivent faire l'objet d'un examen attentif plutôt que de réprobation morale.

Il apparaît que ces mouvements se présentent de plus en plus non pas comme des philosophies alternatives mais comme des tentatives de déconstruction des valeurs en cours, et d'une remise en question, voire d'une négation des oppositions, classifications et hiérarchies sur lesquelles se fondaient jusqu'ici le lien social et la culture, avec l'objectif d'émanciper les individus par rapport aux contraintes de la biologie, de la zoologie, de la sociologie... et pour finir des contraintes du réel qui font l'objet d'un véritable déni.

Une discussion argumentée doit donc s'engager sur le sens à donner et le devenir des nouvelles conceptions sur la vie (les découvertes modernes sur la biologie et l'origine de la vie, la vie cellulaire, le génome, le développement), sur la santé (la définition de la santé de l'OMS avec le complet bien-être), le pathologique (la santé n'est plus

seulement l'absence de maladie et la présence d'une anomalie génétique n'est plus non plus synonyme de maladie) etc.

Jusqu'à présent, la médecine se trouvait placée entre la vie et la mort. Désormais elle est sommée de s'impliquer dans la question des limites entre sexe masculin et féminin, les rapports et la hiérarchie entre l'espèce humaine et les espèces animales, et bien d'autres sujets soulevés par notre époque biotechnologique plus soucieuse de la satisfaction immédiate de ses désirs que du futur de l'humanité.

Il semble que la médecine et surtout les biotechnologies se trouvent dorénavant de plus en plus chargées par nos sociétés à la fois post-modernes et hypermodernes d'accomplir l'ancienne promesse de salut personnel pour chacun et d'éternité pour tous, promesse jusque-là assumée par le religieux, mais désormais imposée à la médecine supposée capable de franchir les barrières de la vie, du genre ou de l'espèce. Nos sociétés se trouvent du coup sommées par ces mouvements d'opérer une « disruption » et de transgresser les valeurs de respect de la vie, de la nature humaine et du libre-arbitre de l'individu, valeurs héritées de la civilisation grecque depuis 2300 ans.

La médecine et la science ne devront jamais accepter d'endosser des choix qui ne peuvent relever que du collectif et du politique mais certainement pas des valeurs de la médecine et de la science.

**Emile H. Malet**, directeur de Passages-ADAPes

La pensée statique n'est pas de mise pour évoquer le vivant et son évolution sur la diagonale allant du normal au pathologique, sans pour autant qu'il s'agisse de notions agissant à leur guise au niveau de l'individu. Et ce qui est vrai d'un point de vue physiologique peut faire l'objet d'une interprétation distincte en fonction du milieu ou de la situation : « certaines erreurs biologiques innées reçoivent leur valeur pathologique éventuelle d'un rapport de l'organisme et du milieu, comme certains lapsus ou actes-méprises reçoivent, selon Freud, leur valeur de symptômes d'un rapport à une situation » (Canguilhem). Depuis *Le Malade imaginaire* de Molière, on savait cela, mais en l'occurrence il est intéressant et pertinent de constater que la clinique du vivant n'est pas une science ayant réponse à tout et selon un catéchisme de stricte classification : « on ne dicte pas scientifiquement des normes à la vie » (Canguilhem). Canguilhem est bien un héritier de la pensée grecque qui n'a cessé de s'enrichir des mannes scientifiques du progrès avec l'évolution de la médecine et des sciences connexes. Avec, toutefois, un risque de subversion par les techniques transhumanistes et de marchandisation des corps par l'économie.

## Session 1 : État de nature et limites du vivant

**Jean-François Braunstein**, professeur des universités, philosophe

### La médecine contre l'effacement des limites

La médecine est aujourd'hui sommée de consentir aux dernières rêveries qui visent à effacer toutes les frontières et limites. Ainsi, à propos de la question du genre, il est demandé aux médecins de transformer le corps afin qu'il corresponde à la conscience que l'on en a. Comme certains programmes scolaires l'enseignent aux enfants, « *your gender is your choice* », ton genre est ton choix. Le corps ne compte plus pour une théorie du genre qui se rapproche à bien des égards de la gnose.

De même, s'agissant de la « fin de vie », il est instamment réclamé à la médecine d'effacer le caractère tragique de la mort en légalisant, c'est-à-dire en standardisant les procédures d'euthanasie. Il s'agirait de « mourir bien » et surtout de faire disparaître des mourants encombrants.

Face à ces demandes exorbitantes il nous semble que la médecine devrait résister. Elles ne sont en effet pas conformes à l'idéal humaniste de la médecine qui vise à faire reculer les frontières et non à les effacer. Comme le notait Foucault, la médecine est « la forme armée de la finitude humaine ». La médecine sait que nous avons un corps et que ce corps, s'il ne constitue pas la totalité de la personne humaine, en est un élément essentiel. Si l'on oublie cela c'en est fini de l'humanisme, comme en témoigne le courant connexe de l'animalisme contemporain, avec des auteurs comme Donna Haraway, qui aspirent à effacer la barrière des espèces et à ce que l'humanité devienne finalement du compost.

**Anne Levade**, professeur de droit public

La vie, la santé, le pathologique et le droit ont depuis longtemps partie liée. La vie et la mort sont, en droit, les bornes de l'existence de la personne juridique ; la santé, en tant que politique publique, justifie, depuis au moins la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, que chacun respecte un certain nombre d'exigences (par exemple, les vaccinations obligatoires) et accède à un niveau minimum de soins. Enfin, le pathologique, dans ses différentes dimensions et acceptions, emporte nombre d'interrogations, notamment contentieuses, conduisant à ce que le droit doive le prendre en compte. Dit autrement, parce que la vie, la santé et le pathologique sont des problématiques sociales et que le droit est une science de la société, rien d'étonnant à ce que les deux enjeux se rencontrent fréquemment. De même, les mutations de la science, en ce qu'elles entraînent des évolutions en matière de vie, de santé et de pathologie, ont conduit le droit à évoluer. La définition juridique de la mort n'est plus la même depuis que les greffes d'organes sont possibles. Les bouleversements scientifiques ont conduit le législateur à se saisir des questions de bioéthique. Et, souvent, le droit fait office de caisse de résonance aux évolutions de la société, par exemple lorsqu'il s'est agi de dépénaliser l'avortement.

Les mêmes mutations de la science posent la question des limites, le droit ayant pour mission d'encadrer le permis et d'identifier l'interdit. Les débats, nationaux et internationaux, autour de la question du clonage en sont une bonne illustration : hors le cas de quelques États et les hypothèses de savant fou, la question est aujourd'hui unanimement tranchée dans le sens d'une prohibition absolue.

Parallèlement, la généralisation de la reconnaissance des droits fondamentaux ainsi que celle de l'effectivité de leur protection ont entraîné une transformation du rapport de chacun à ce que la science rend possible. C'est dans ce cadre que le droit est interrogé car soumis à une multiplication des revendications.

De la reconnaissance du droit à la vie, on est progressivement passé à une revendication d'un droit à vivre sa vie, autrement dit, d'un droit à vivre comme on l'entend. En résultent une hyper-subjectivisation des problématiques juridiques : droit à la reconnaissance de son identité individuellement entendue (transexualisme, sexe neutre, théorie du genre), applicable à chaque stade de la vie (droit à mourir dans la dignité, droit aux soins que la médecine rend possible... donc le cas échéant, à l'avenir, au transhumanisme ou à l'augmentation). Le mouvement s'est accompagné d'une reconnaissance juridique accru du rôle du consentement individuel qui a, mécaniquement, conduit à ce que chacun estime devoir avoir la maîtrise individuelle de son destin et, par conséquent, le droit de choisir d'être ou de ne pas être parent indépendamment de son âge, son état de santé ou son sexe ; le droit de choisir sa mort ; le droit de choisir d'être soigné, vacciné, etc...

La disruption annoncée par les progrès de l'intelligence artificielle et de la biomédecine rebat considérablement les cartes, posant la question du niveau pertinent de détermination des règles juridiques (État, Europe, monde), de la possibilité d'aboutir à un consensus sur certains sujets, de la nécessaire conciliation entre les impératifs contradictoires que sont l'avancée de la recherche et la protection de l'humain, sans parler de l'anachronisme structurel de la règle de droit qui, élaborée pendant de longs mois pour répondre à une situation que l'on a constatée, est bien souvent déjà périmée lorsqu'elle entre en vigueur puisque la science a continué à progresser. La vie, la santé et la pathologie sont donc, à n'en pas douter, un défi permanent pour le juriste.

**Camille Villet**, philosophe, psychanalyste

### **L'homme dératé**

Dans l'Antiquité, on ôtait, paraît-il, la rate aux athlètes grecs et romains afin que, n'éprouvant plus la fatigue, ils puissent outrepasser leurs limites physiques.

Appartenant au système lymphatique, la rate est une poche de sang retenue par une fine membrane. Elle est traversée par tout le sang du corps. Avant la naissance, s'y fabriquent les globules rouges et blancs ainsi que les plaquettes. Après la naissance, elle fait partie du système immunitaire et devient le lieu de fabrication des lymphocytes T

La rate est donc intimement liée au processus vie/mort avant la naissance et à la relation à l'Autre après la naissance. Elle est l'organe de la limite par excellence. En ce sens, il est possible de faire du dieu Cronos/Saturne qui castra Ouranos son symbole.

L'homme augmenté prôné par le transhumanisme serait-il un homme dératé, un homme qui déroge à la castration et donc à la juridiction qui en découle ? un homme qui fait fi de Saturne ?

Au cœur de cette interrogation, réside la valeur que nous devons aujourd'hui accorder à l'individu ainsi qu'au processus d'individuation dont il découle... Quel sens donner à l'histoire qui nous précède ? Quel crédit ?

La mort de Dieu atteste d'un coup irréversible porté aux repères qui jusqu'alors orientaient l'homme. Quelle est la mission de l'homme ? L'homme augmenté est-il la finalité de l'homme ? Et si nous nous refusons à un tel projet, si nous y voyons, au contraire, la mort de l'humanité au profit de la machine et de la prédictibilité, à quel projet nous consacrer ?

Pour éclairer cette réflexion, j'ai choisi deux artistes : d'une part Giacometti, d'autre part Jean-Michel Basquiat dont on sait qu'un accident le priva de la rate. Il avait alors 7 ans, l'âge dit de raison. Que cherche le dératé ? Quelle figure transparait des tableaux de Basquiat ?

Aux faux prophètes des nouvelles technologies, j'ai choisi d'opposer la voix visionnaire de l'artiste...

**Bernard Nordlinger**, chef du service de chirurgie générale digestive et oncologie d'Ambroise-Paré (AP-HP), membre de l'Académie nationale de médecine

Les médecins utiliseront de plus en plus les nouvelles technologies de l'intelligence artificielle (IA) pour les informer et les aider au choix du diagnostic et du traitement. Celles-ci ne peuvent être considérées que comme une aide, et ne sauraient en aucun cas se substituer au médecin. En effet, l'intelligence artificielle est mal nommée. C'est une méthode de calcul rapide, logique, dans le domaine où elle a été entraînée par l'expérience passée, mais elle n'est pas une véritable intelligence comme l'intelligence humaine, capacité à s'adapter à l'environnement et qui associe instinct, empathie et expérience dans différents domaines, toutes qualités essentielles d'un médecin.

L'IA utilise des données et il est important de protéger la vie privée des personnes en anonymisant les données personnelles. L'IA est un outil qu'il faut apprendre à maîtriser pour profiter de ses capacités et éviter les écueils. Elle peut aider à réparer un homme malade ou handicapé, grâce aux exosquelettes, aux prothèses auditives, par exemple, mais il faudra rester vigilant pour éviter les dérives et notamment celles d'utiliser l'IA pour augmenter des qualités humaines que la maladie n'a pas réduites et créer un homme augmenté.

**Clotilde Leguil**, Normalienne, professeur des Universités, psychanalyste

### **Sur le fantasme de suppression du "je" et de la douleur d'exister au XXIe siècle**

Je partirai de ce que Lacan a désigné en 1974 comme "le moment de l'angoisse pour les scientifiques" : "Dans leurs laboratoires aseptisés, revêtus de leurs blouses amidonnées, (...), ces vieux enfants qui jouent avec des choses inconnues (...) commencent à se demander ce qui pourra survenir demain, et ce que finiront par apporter ces recherches toujours nouvelles" (1974, Le Magazine Littéraire).

Parmi les fantasmes techno-scientistes, celui de la suppression de la douleur d'exister, c'est-à-dire aussi bien du "sujet" et du "désir", sont parmi les plus inquiétants. Lacan considérait la science-fiction comme "l'unique science vraie, sérieuse, à suivre". Je m'appuierai sur un film de science-fiction qui interroge ce que deviendrait la vie sans le rapport à la mort.

Le film de Denis Villeneuve, "*Blade Runner 2049*", nous transporte dans un désunivers d'où toute humanité aurait disparu. Pourtant, ce qui reste d'humanité dans ce monde de répliquants est incarné par la nostalgie du héros, qui prend sur lui la douleur d'exister des êtres humains. K. rêve d'avoir une histoire, rêve d'avoir un passé, rêve d'avoir des souvenirs. Le point sur lequel porte la nostalgie, c'est le "je". Il souffre à l'idée qu'il n'est personne. Ses souvenirs sont des souvenirs implantés. La femme qu'il aime est un hologramme. Il n'a pas de nom, tout comme il n'a pas de père. "Mieux vaut être né que fabriqué et né de nulle part et de personne". Tel serait le message du film.

Nous montrerons à partir de ce film le cauchemar que serait la condition humaine sans le rapport à l'angoisse, à la douleur d'exister et au désir. Lacan montrait que naître pour l'être humain, ce n'est pas seulement naître biologiquement, mais naître une seconde fois, en naissant à la parole. Les fantasmes transhumanistes qui rêvent de supprimer la mort, les projets techno-scientistes qui rêvent de remplacer l'être humain par des machines sophistiquées (qui peuvent compter, parler, et pourquoi pas tenir compagnie) se révèlent à travers ce film pour ce qu'ils sont, des aspirations à la mort.

**Alfred Spira**, Professeur de santé publique et d'épidémiologie, membre de l'Académie nationale de médecine

Dans trans-humanisme il y a trans et il y a humanisme,

Trans-humanisme : utilisation de la science pour transformer (améliorer ?) la condition humaine, voire « tuer la mort ». Alors que la mort est avec la naissance, par définition, la principale caractéristique du vivant. C'est un effacement des distinctions traditionnelles, certaines formes de transhumanisme cherchant même à abolir la distinction homme/machine.

Humanisme : vise à l'épanouissement de la personne humaine et de sa dignité. Aujourd'hui, l'homme prend conscience de sa fragilité, pas seulement au niveau individuel (nous savons tous que nous sommes mortels), mais aussi collectivement, en tant qu'espèce ! Cette conscience est à la fois ancienne, d'un point de vue philosophique (ou religieux, cf. par exemple les mouvements millénaristes), et pragmatiquement nouvelle, face aux menaces environnementales, climatiques et biologiques en particulier.

Les frontières s'estompent-elles ? Homme/femme, jeune/vieux, vivant/mort/, bien portant/malade ? Les différences sont pourtant nettes, même si rien n'est dichotomique et s'il existe toujours un continuum.

Le transhumanisme est-il un nouvel humanisme, ou a-t-il comme finalité l'humain transformé, c'est à dire autre chose que l'humain, préfigurant la fin de l'espèce humaine ?

Quelques voies imaginées aujourd'hui pour le transhumanisme, qui s'appuient sur les évolutions actuelles de la science. Mais il y en aura d'autres... :

- Améliorer le corps. Exosquelette, prothèses, greffes, implantations robots et autres dispositifs d'intelligence artificielle... Jusqu'à quand les êtres ainsi modifiés resteront-ils humains, à partir de quand ne seront-ils plus humains ? Pour le moment, nous sommes dans l'imaginaire. Un être humain greffé, porteur d'une prothèse, est toujours un être humain.

- Immortalité, grâce à des interventions structurelles (génomiques, autres ?). Implique stérilité, la terre ne peut pas accueillir un infini d'humains. Eugénisme, sélection. L'humain est mortel. Ne plus mourir, c'est ne plus naître.

- Partir sur une autre planète, et ensuite ? L'humain peut-il vivre ailleurs que sur terre ? Peut-être, mais ce ne seront plus des humains. Qu'en penserait Darwin ?

- Immatérialiser la pensée, l'âme. Les machines pensantes ne seront pas des humains. L'âme peut elle se réduire à des algorithmes ? La plasticité cérébrale est-elle réductible à des équations ? Les émotions, le bien-être, le plaisir sont-ils réductibles à des équations ? peut-être, mais je ne suis pas aujourd'hui en mesure de le penser.

Qu'est-ce que l'humain ? C'est sûrement la capacité de s'adapter, d'évoluer. Est-ce aussi la capacité de générer autre chose que de l'humain, c'est-à-dire autre chose que de l'humanité ?

Ce qui menace aujourd'hui l'espèce humaine :

- Changement climatique : réchauffement, événements climatiques excessifs et leurs conséquences ...
- Perte biodiversité
- Diminution terres arables
- Pénurie et transformation alimentaire
- Croissance démographique
- Risque nucléaire, armes de destruction massive
- Risques chimiques, PE
- La croissance des inégalités, des instabilités

Ce qui nous unit : défense de l'humanisme, faire société, le social, le sociétal, les solidarités, le « bonheur de vivre »

Pourquoi vouloir en sortir ?

- Rêve prométhéen de « mieux vivre », alors que nous n'avons jamais aussi longtemps et aussi bien vécu
- Le mystère et l'attrait de l'ailleurs, mais où est-ce que ce serait mieux ?
- Vivre autrement, mais comment, est-ce que ce serait mieux

Obstacles qui sous-tendent la recherche d'un ailleurs, d'un autrement :

1. Plasticité cérébrale, immatérialité de l'âme. Les robots auront-ils une âme ?
2. Les robots, pilotés par des systèmes d'intelligence artificielle, c'est-à-dire des équations, connaîtront-ils la colère, l'amour, le plaisir, l'orgasme ?
3. Perte bio diversité menace toutes les espèces vivantes, donc les humains. Les robots survivront, pas les humains ? Il y aura effectivement des sociétés post-humaines, comme il y en a eu des pré-humaines. Mais seront-elles trans-humaines ? Je ne le sais pas, je ne peux pas le savoir.

4. Inégalités qui menacent l'humanisme, montée des violences de toute nature. Les robots y survivront, peut-être pas les humains ?

Ce dont nous avons besoin tout de suite, est-ce du transhumanisme ou de plus d'humanisme ?

Les décisions qui nous permettent d'évoluer dans ce sens ne sont en aucun cas individuelles. Il ne peut que s'agir de choix collectifs. Heureusement, les expériences récentes, de Nuremberg à la création d'humains génétiquement modifiés nous montrent qu'il existe une conscience collective, suffisamment puissante pour préserver ce qui nous reste collectivement de conscience humaine.

Préserver l'humain, ce n'est pas de l'immobilisme. C'est du progrès à échelle humaine. C'est l'humanisme.

C'est pourquoi je conclurai, avec Catherine Vidal : « Non au transhumanisme. Oui à une société très humaniste. »

**Michel Hannoun**, médecin, président de l'Association des Cadres de l'Industrie Pharmaceutique (ACIP)

## Session 2 : Médecine, sciences et droit : limites du corps humain et de la vie

**Jean-Pierre Lebrun**, psychanalyste

La médecine doit s'adresser au malade et pas seulement à sa maladie. La psychanalyse insiste sur le fait que l'Humain est parlant. « parllêtre » aimait le qualifier Lacan en souhaitant que ce terme soit dorénavant préféré à inconscient. Aujourd'hui ce trait de l'espèce humaine est mis à rude épreuve.

**Claudine Junien**, professeur émérite de génétique médicale, membre de l'Académie nationale de médecine

### Sexe et genre à l'ère de l'épigénétique

Dans toutes les sociétés, les stéréotypes de genre – depuis la naissance seulement – martèlent des différences femme/homme souvent scientifiquement infondées, mais pas toujours, et sur un mode généralement binaire et caricatural. Aujourd'hui, pour déconstruire ces stéréotypes, avec la "théorie du genre" on va jusqu'à la revendication d'un genre "neutre". Et, par là-même, on assiste au déni des différences liées au sexe (DLS) aggravant des discriminations évitables dans le domaine de la santé et des maladies. Or, dès la conception, avec une paire différente de chromosomes sexuels – XY (homme) ou XX (femme) – on ne peut plus ignorer qu'un tiers de nos gènes s'expriment différemment dans tous nos tissus ! Ces DLS ont des bases génétiques et épigénétiques complexes à l'interface entre les gènes et l'environnement, puis, hormonales. Mais il faut savoir que, grâce encore à l'épigénétique, le formatage socio-culturel spécifique du genre se dissout aussi dans le biologique, appelant à une nouvelle définition scientifique et médicale du féminin et du masculin.

**Didier Sicard**, ancien Président du Comité consultatif national d'éthique

« Mon corps m'appartient ». Évidence implicite devenue explicite. De cette propriété je dois non seulement en prendre soin mais le soumettre aux dogmes proposés par « le progrès médical ». La médecine devenue prothèse sanitaire de l'existence ! La médecine non plus comme réponse à la seule inquiétude du mal ou de la souffrance mais comme réponse à mes interrogations existentielles. Affirmer le droit de son corps à en tirer bénéfice méconnaît la dialectique Körper/Leib qui sépare justement le corps objectif (Körper) offert à la médecine et le corps subjectif (Leib) empreint d'émotions et de non-dits. Le procès contemporain de la psychanalyse en offre une bonne illustration. D'où la tentation de confondre la vie et les mécanismes vitaux, de se résigner à un corps machine indéfiniment réparable, sans entraves et à la jouissance sans limites. D'où le risque d'une mémoire indifférente au passé, méfiante à l'égard de la pensée, qui se projette dans l'avenir, débarrassée des scories de sa mémoire d'anticipation et qui rejoint le monde des totalitarismes. Une médecine fascinée par le transhumanisme peut priver les personnes de leur mémoire pour les instrumentaliser. Suprême paradoxe !

**Sabrina Krief**, primatologue spécialiste de zoopharmacognosie, professeure du Muséum national d'Histoire naturelle

Au cours des 50 dernières années, la biologie, l'écologie et l'éthologie ont permis de mettre à jour des comportements et des capacités cognitives chez les non-humains que la société occidentale pensait réservés au genre humain. Peu à peu le propre de l'Homme, bipède fabriquant et utilisant des outils, stratégique dans ses coopérations, empathique et champion de la communication, s'est déconstruit alors que les barrières d'espèces et la pyramide au sommet de laquelle se pensait l'Homme s'écroulaient. Aujourd'hui, les découvertes sur les intelligences animales, buissonnantes comme l'évolution, doivent permettre à notre société de repenser sa place dans et avec le vivant afin de le protéger d'extinctions animales et végétales qui seraient probablement fatales pour l'humain.

**Francis Michot**, chirurgien, professeur des Universités, membre de l'Académie nationale de médecine

### **La vie, la santé, le pathologique : entre humanisme et transhumanisme**

Les progrès de la médecine et des techniques chirurgicales modifient profondément la perception de la vie et de la santé dans notre société qui privilégie le refus de vieillir exprimé par un corps-chose hyper narcissique oubliant le corps-personne ; la mort est occultée. La pensée transhumaniste s'inscrit dans cette évolution et se nourrit de ces idées. Les progrès, les limites et les fantasmes médico-chirurgicaux techniques, moraux et éthiques seront envisagées à partir des étapes successives de l'Homme réparé, augmenté, transformé jusqu'à l'Homme nouveau et le posthumanisme. La nouvelle relation médecin-patient, l'évolution des rapports entre le bien traitant et le bien traité seront discutés.

**Jacques Milliez**, professeur des Universités, membre de l'Académie nationale de médecine

Il serait stupide de nier les considérables services rendus par l'Intelligence Artificielle, IA, pas seulement en médecine. Mais l'IA en médecine a ses limites. Elle permet de comprendre les maladies, pas « la maladie », elle guérit les malades sans les soigner. Que nous apporte l'IA dans la compréhension de la santé ? Une référence à des normes statistiques ? C'est déjà fait, la température, le pouls, sont des normes statistiques. Canguilhem d'ailleurs les réfute comme critères de santé. Un bien-être physique, mental et social ? Alors il faudrait définir d'abord le « bien-être ». Autant de conception du bien-être social que de partis politiques. L'absence d'infirmité ou de handicap ? Les prothèses qu'offre l'IA le réparent. Mais du handicap surgissent, puisées dans les profondeurs de l'intime, des capacités insoupçonnées, qui ouvrent sur un monde jusque-là inexploité, une pure augmentation physiologique qui illustre la thèse de Claude Bernard pour qui le physiologique tire en partie son explication du pathologique. L'absence de maladie ? Mais qu'est-ce que la maladie ? Si on entend par là la rupture d'un équilibre que la Nature ne peut pas rétablir, depuis Hippocrate on n'a guère fait de progrès. La guérison ? Un retour à la normale statistique ? Pour Canguilhem la guérison n'est jamais un retour à l'état antérieur mais un nouvel équilibre au sein de nouvelles normes, un combat singulier pour le corps guéri entre plus de souffrance mais plus de liberté ou moins de souffrance et moins de liberté. La vie alors ? Il est convenu depuis longtemps qu'on ne peut pas mathématiser la vie, il n'y a pas de calculabilité du vivant. D'ailleurs chacun décide en fonction de ce qu'il croit si la vie est présente ou non dans l'embryon humain. La tragédie de Vincent Lambert montre qu'il en va de même pour la mort, un concept largement influencé par la croyance.

**Isi Beller**, psychiatre, psychanalyste

La pratique psychanalytique est basée sur une idée fondamentale, qui implique que le langage soit l'élément unique assurant le travail psychique auquel se soumet l'analysant. Sa situation sur le divan est somme toute extraordinaire. Elle implique qu'une pensée insue – dite inconsciente – traverse son discours comme un pré-supposé incontournable. Le corps est ainsi perçu, dans son existence même, comme un artefact dans les circonvolutions du langage. La notion de "pathologie", en tant que concept essentiel dans la pratique de la médecine, perd ainsi sa consistance, sauf à s'interroger sur les mythes fondateurs dans lesquels s'inscrit toute parole.